

CONCOURS D'ADMISSION SUR CLASSES PRÉPARATOIRES

2023

EPREUVE DE DISSERTATION DE CULTURE GÉNÉRALE

SUJET :

LE NOUVEAU MONDE



Dissertation de culture générale
Epreuve commune EDHEC / ESSEC

Session 2023

Sujet :

Le nouveau monde.

L'une des exigences fondamentales guidant l'évaluation des copies réside toujours dans l'analyse rigoureuse du sujet, dont découlent deux qualités recherchées dans l'exercice de la dissertation : le fait de se tenir au sujet tout au long du développement ; le fait de ne pas lui substituer un autre énoncé qui lui ressemble. Ici, c'est l'idée de « changer le monde » qui a souvent recouvert la notion de « nouveau monde ». Fréquemment aussi, l'on est passé subrepticement de « nouveau monde » à « autre monde » (et par exemple, le monde intelligible platonicien). Or il suffit de faire l'expérience d'échanger « autre monde » et « nouveau monde » dans les contextes respectifs où ces expressions sont employées pour se rendre compte que dans bien des cas cela ne fonctionne pas.

S'agissant d'un sujet qui donne à réfléchir sur une expression constituée, d'un usage relativement courant, une approche pertinente consiste précisément à repérer les contextes dans lesquels elle est employée, pour en préciser la ou les significations, pour en préciser aussi le *registre*, le *statut* : nous n'allons pas tarder à voir ce que l'on entend par là.

Les candidats ont bien sûr été capables dans leur immense majorité de rappeler que cette expression apparaît à l'époque de la découverte de l'Amérique. Mais celui qui la forge n'est pas Christophe Colomb, c'est Amerigo Vespucci. *Mundus Novus* est le titre du livre que Vespucci publie en 1503. Il y a là un fait remarquable, intéressant pour pointer précisément le statut de l'expression et commencer à problématiser le sujet. Stefan Zweig remarque en effet, dans son petit ouvrage sur Amerigo Vespucci, que si l'Amérique s'appelle l'Amérique et non la Colombie, c'est parce que Vespucci a séduit le public de la Renaissance par la vivacité

rhétorique de ses récits : le littéraire l'aurait ainsi emporté, dans les esprits, sur le véritable découvreur. Or on peut noter que dans une grande partie de ses usages, l'expression « le nouveau monde » a un statut essentiellement rhétorique. Elle comporte une charge emphatique – on pourrait aussi dire, d'une certaine façon, poétique – qui relève de la rhétorique.

Il n'était d'ailleurs pas besoin de se référer à Amerigo Vespucci pour l'observer. C'est parce qu'elle est rhétorique, parce qu'elle entre dans une rhétorique de l'emphase, qu'on l'entend fréquemment dans des contextes *politiques*. A différentes époques l'on a entraîné les foules en promettant un nouveau monde ou en se faisant le prophète de son avènement.

Beaucoup de candidats ont construit leur dissertation en se demandant comment il est possible de parler de nouveau monde alors que nous vivons tous et depuis toujours dans le même monde ; ils concluaient alors que l'expression « nouveau monde » est purement et simplement dépourvue de sens. Mais s'ils l'évacuaient de cette façon si rapidement, c'est parce qu'ils n'avaient pas tiré parti d'un examen de ses usages pour mettre en évidence son statut. Ce qui n'a pas véritablement de sens, c'est d'affirmer que « le nouveau monde » n'existe pas et ne peut exister, alors que cette expression existe de fait dans le langage, et existera encore après cette session du concours ! Nier l'existence d'un concept est un geste dissertatif un peu sommaire. Cela n'explique en rien pourquoi, à un moment donné de l'histoire, beaucoup seront conduits à dramatiser la description des conditions de leur existence en disant qu'ils sont entrés, ou qu'ils ont « basculé » dans un nouveau monde. Autre chose serait, en reconduisant l'expression à son statut rhétorique, de montrer que la réalité ne répond pas tout à fait à cette emphase. Autre chose serait encore de contester la *perception* de la nouveauté en lui opposant la perception des continuités, à la façon de celui qui dit : « Rien de nouveau sous le soleil. »

L'aspect rhétorique, emphatique, de cette expression traduit la force d'un *affect* ressenti dans une situation de bouleversement, de crise. Selon les circonstances et les caractères, cet affect peut prendre la forme de l'espérance ou de l'effroi. C'est ici que des auteurs comme Montaigne ou Chateaubriand (celui-ci très rarement cité) auraient pu être avantageusement mis à profit par les candidats. Chez Montaigne, le nouveau monde a encore le sens spatial que lui confère l'époque des « grandes découvertes » ; chez Chateaubriand, il prend le sens chronologique qui est aujourd'hui le sien dans nos rhétoriques. Assez nombreuses ont été les dissertations évoquant *Le Meilleur des mondes* d'Aldous Huxley, mais beaucoup moins nombreuses ont été celles qui se sont souvenues que le titre original de ce roman, en anglais, était... *Brave New World*.

Comme dans la plupart des sujets de culture générale, les candidats étaient fondés à trouver en celui-ci une dimension *existentielle* sur laquelle leur réflexion pouvait légitimement prendre appui. On nous a parlé de nouveau monde à propos – la liste n'est pas exhaustive – des réseaux sociaux, du coronavirus, du réchauffement climatique. La rhétorique de la crise, du basculement d'un monde à l'autre, nous est plus que familière. Et après tout, une « nouvelle génération » entraîne-t-elle avec elle, de facto, l'avènement d'un nouveau monde ? On pouvait tout à fait concevoir que les candidats s'emparent de ces exemples pour mettre à l'épreuve l'idée de nouveau monde et évaluer son degré de pertinence. Mais c'était à la condition de ne pas se contenter d'allusions simplistes ou convenues à l'actualité et d'ouvrir les questionnements pertinents nécessaires à une analyse rigoureuse. Quels paramètres déterminants conduisent-ils

dans ces contextes à recourir à l'idée de nouveau monde ? La nouveauté d'un monde est d'abord celle des éléments qui sont constitutifs d'un monde en général : ces éléments, ces paramètres, quels sont-ils ? Un nouveau monde est-il un monde dans lequel tout est nouveau, ou suffit-il que certains éléments essentiels soient nouveaux pour que l'on éprouve un sentiment de nouveauté globale ? Prendre le temps d'une petite phénoménologie de l'épreuve d'un nouveau monde – y compris, éventuellement, pour contester la valeur de l'expression – aurait été dans bien des cas appréciable.

Souvent étudié par les candidats au cours de leur préparation, le célèbre livre d'Alexandre Koyré, *Du Monde clos à l'univers infini*, aurait pu être mieux mis à profit pour préciser le concept de monde, pour apporter des éléments de réponse à la question de savoir à quel concept de monde nous nous référons quand nous éprouvons le sentiment de faire l'expérience d'un nouveau monde. L'avènement de l'univers infini dans la science moderne n'a pas aboli l'usage du concept de monde en tant que « ce dans quoi nous vivons » ; ce concept de monde garde une signification anthropologique par différence avec l'univers considéré scientifiquement comme uniforme et infini, constitué des mêmes éléments et régi par les mêmes lois depuis des milliards d'années. Un monde, en ce sens-là, est un ensemble de paramètres culturels et moraux définissant des manières de vivre dans un temps et un lieu donnés ; un tel monde peut finir et laisser place à un nouveau monde. Il y avait là une piste intéressante pour ne pas enfermer le développement de la dissertation dans des contradictions formalistes. Comme le remarque l'un des correcteurs de l'équipe, « un assez grand nombre de copies relèvent ce qu'on pourrait appeler le « paradoxe de la totalité » : si le monde est la totalité de ce qui existe, comment peut-il y en avoir un nouveau ? Les meilleures copies sont celles qui ont réussi à ne pas s'y arrêter, en faisant varier de manière réfléchie les sens du mot monde, au-delà de son concept strictement cosmologique. »

Le travail de conceptualisation sur le terme « nouveau » a été encore moins réalisé. Hannah Arendt, qui place ce concept au cœur de sa philosophie, aurait pu être évoquée à bon escient ; mais aussi *L'Ecclésiaste* (« rien de nouveau sous le soleil »), ou Baudelaire (« ...au fond de l'inconnu pour trouver du nouveau »). Il aurait été bon de s'arrêter au moins un instant sur ce mot simple et banal en apparence, « nouveau », pour tenter de le définir, au moins en le distinguant, par exemple, de « autre » ou de « différent ». La question de la *valeur* implicite de la nouveauté a rarement été soulevée. Une correctrice relève des analyses fines, mais qui auraient pu être plus nombreuses dans les devoirs, « des raisons pour lesquelles les sociétés humaines valorisent ou au contraire craignent la nouveauté ; ou encore sur la fonction politique ou psychologique que peut jouer l'imagination ou la création de nouveauté ».

Telles sont quelques-unes des directions que nous aurions aimé voir davantage approfondies, y compris dans les meilleures copies. Notons cependant que ce sujet, qui ne présentait ni difficulté ni piège particuliers aux candidats, a donné lieu à de bons et de très bons développements ; le niveau d'ensemble demeure appréciable, témoignant du sérieux de la préparation de la majorité des étudiants ; les devoirs très défaillants ont été relativement rares, plus rares en tout cas que dans la session précédente, aux dires de nombreux correcteurs.